Lazzaro (Adriano Tardiolo, au premier plan) est l'innocence même. Il ira jusqu'au bout de son destin de martyr. *(FILMCOOPI)*

Une cantate pour Lazzaro, ange plébéien

CINÉMA Alice Rohrwacher dénonce l'exploitation de l'homme dans «Heureux comme Lazzaro». Un conte mystique consacré à un jeune paysan italien dont la bonté fait des miracles. Un film touché par la grâce

ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

C'est une rude campagne battue de soleil et de poussière. Dans le hameau perdu de l'Inviolata, une communauté de paysans s'épuise à récolter du tabac pour la marquise Alfonsina de Luna. Ils vivent pêle-mêle parmi les poules et les gosses. Le soir venu, ils se disputent de rares ampoules électriques. Lorsque le métayer vient faire les comptes, ils sont toujours dans le rouge, à jamais débiteurs de leur suzeraine.

Au milieu de la faune truculente et brutale de l'Inviolata, a grandi Lazzaro (l'extraordinaire Adriano Tardiolo), un jeune homme bon comme le pain et corvéable à merci. Esclave des esclaves, il rentre la grand-mère paralytique, va chercher à boire et dort dans le poulailler pour tenir le loup à l'écart. Toujours souriant, cet innocent se noue d'amitié avec Tancredi, le fils de la marquise, précipitant l'avènement du Grand Soir.

L'hélicoptère de la police introduit un anachronisme dans la ruralité rugueuse. Ces serfs, une cinquantaine de gueux plus les gosses, sont nos contemporains, maintenus dans l'ignorance de leurs droits. On les évacue vers le monde moderne. Un gouffre s'ouvre à la césure du film. Il aspire Lazzaro, qui meurt après une chute dans un précipice.

Friche industrielle

La première partie de *Heureux comme Lazzaro* se déroule dans l'Italie pastorale d'Ermanno Olmi (*L'arbre aux sabots*) ou des frères Taviani (*Padre Padrone*). La seconde bascule dans l'univers suburbain d'Ettore Scola (*Affreux, sales et méchants*).

Quand Lazzaro ressuscite, l'hiver est venu. Dans la demeure abandonnée de la marquise, deux cambrioleurs sont en train de faire main basse sur l'argenterie. Emboîtant le pas à la camionnette des voleurs, Lazzaro arrive dans la banlieue d'une grande ville. Entre voies de triage et friche industrielle se terre la petite bande d'Ultimo (Sergi Lopez), composée d'anciens de l'Inviolata, telle la jolie Antonia (Alba Rohrwacher). Elle était une petite fille, c'est une femme à présent, qui s'agenouille devant Lazzaro, ce miraculé sur lequel le temps n'a pas prise. Il déniche des plantes nourricières dans le poussier post-industriel, participe à quelques arnaques, retrouve son ami Tancredi, noble déchu et vrai minable. N'écoutant que son cœur d'or, il va au bout de son destin, qui est le martyre.

Après *Corpo celeste* (2011) et Les merveilles (2014), Alice Rohrwacher signe avec *Heureux comme Lazzaro*, Prix du scénario au Festival de Cannes, un merveilleux récit. Quelque extrait de *La légende dorée* revu par Pasolini, un manifeste du néoréalisme magique, une prière inédite du martyrologe, une hagiographie païenne…

Marche funèbre

Pétri de références bibliques mais tout à fait humaniste et un peu animiste, le film se construit sans souci de rationalité à travers une dénonciation des dictatures économiques et des paraboles abstruses, dans lesquelles les pauvres offrent des gâteaux à de moins pauvres qu'eux.

Ultimo et sa troupe fourbue cherchent refuge dans une église. Les bonnes sœurs les chassent. Les damnés de la terre s'en vont, la musique, *Erbarm dich mein, o Herre Gott* de Bach, s'en va avec eux, elle les suit dans la rue comme une marche funèbre grandiose. «Où va la musique quand elle s'arrête?» demandait un Pierrot lunaire dans *La voix de la lune*, de Fellini. «Dans l'âme des miséreux», semble répondre Alice. ▬

LES ÉTOILES DU TEMPS

★★★★ On adule
★★★ On admire
★★ On estime
★ On supporte
● On peste
●● On abhorre
– On n'a pas vu

★★★★ Heureux comme Lazzaro
(Lazzaro felice), d'Alice Rohrwacher (Italie, Suisse, France, Allemagne, 2018), avec Adriano Tardiolo, Alba Rohrwacher, Agnese Graziani, Tommaso Ragno, Sergi Lopez, Nicoletta Braschi, 2h05.

«J'avais envie de faire un film qu'on ne peut pas raconter»

RENCONTRE Née en Toscane en 1981, Alice Rohrwacher a réalisé «Corpo Celeste» et «Les Merveilles». Elle évoque «Heureux comme Lazzaro»

ALICE ROHRWACHER
RÉALISATRICE

«C'est la beauté intérieure d'Adriano qui nous attirait. Il a la solidité d'un arbre bien planté dans le sol»

INTERVIEW

D'où vient le personnage de Lazzaro? De loin. Il m'a toujours un peu suivie comme un point de vue sur le monde, un secret. Il a une innocence qu'on a tous un peu partagée et qu'on partage encore. Il est comme un ange, certaines religions lui donnent ce nom.

Lazzaro a-t-il des modèles – Candide, Le Petit Prince… Oui, mais des modèles au-delà de la littérature. Candide ou le Petit Prince s'inscrivent dans une lignée qu'on cherche souvent à raconter. Les films de Chaplin reconduisent ce type de personnage. Chez Pasolini, il y a Ninetto [Davoli, ndlr], une autre incarnation…

Qu'est-ce que l'acteur Adriano Tardiolo a apporté au personnage? Tout. Je ne connaissais pas l'âge de Lazzaro, j'ignorais s'il était beau ou moche. En fait, je n'imaginais pas qu'il puisse être aussi beau qu'Adriano. C'est sa beauté intérieure qui nous attirait. Adriano a la solidité d'un arbre bien planté dans le sol.

Vous avez réussi à faire financer un film avec un personnage central dont vous ignoriez l'âge, qui meurt au milieu et revient vingt ans plus tard… C'est miraculeux, non? On m'a fait confiance. Certains amis étaient très inquiets pour moi. Et soulagés quand ils ont vu le film (*elle rit*). Nous vivons dans l'époque de la réduction. Il faut tout enfermer dans une définition. Tac tac tac, voilà la ligne de l'histoire, la ligne des personnages. Moi, ça me donne la rage… Je pense qu'on vaut tous mieux que ça. J'avais envie de faire un film qu'on ne peut pas raconter, qu'il faut voir. Ce n'est pas un film à trailer…

Vos trois films véhiculent une sensibilité chrétienne. *Lazzaro* est plutôt un film contre l'Eglise. Le christianisme, la religion officielle, est l'outil dont la Marquise se sert pour maintenir ses serfs dans l'ignorance. C'est le pain qu'elle donne au peuple. La seule chose qu'ils connaissent, c'est l'histoire des saints. Leur martyre permet d'accéder à la sainteté. Je ne suis pas très ouverte au christianisme. Il y a une autre religion, celle de l'homme et de la nature. La culture chrétienne s'est installée sur la culture païenne qui la précédait. Elle prolonge quelque chose qui a toujours existé.

«Nous vivons dans l'époque de la réduction. Il faut tout enfermer dans une définition. Moi, ça me donne la rage…»

La première partie du film flotte dans une espèce de flou temporel… Quand j'étais toute petite, il y avait un grand mélange d'époques. L'homme vivait dans la continuité. Il y avait un temps qui durait toujours, comme on dit dans les contes de fées. On ne peut pas dire si les paysans de L'Inviolata vivent en 1800 ou en 1980. Ils ont des choses modernes, mais pas trop, car ils vivent à l'écart du monde. Il n'y a pas de mise au point sur la période. Lazzaro vit hors du temps. Il entre dans le temps ensuite et je voulais raconter ce passage qu'on a vécu de façon collective. Le saut de Lazzaro, on l'a tous fait, pas seulement en Italie. On est passé d'un temps cyclique au temps moderne.

Y a-t-il une forme de nostalgie dans «Heureux comme Lazzaro»? Vous trouvez de la nostalgie, dans ce film? La vie de ces gens est terrible. Ils sont horribles, méchants. Il ne s'agit pas de nostalgie, mais de mémoire. La mémoire suscite toujours de la tendresse. Lorsqu'on entre dans une tombe égyptienne et qu'on voit la petite cuillère avec laquelle l'horrible pharaon mangeait, la mémoire de ce geste quotidien nous touche. Mais ce n'est pas de la nostalgie parce que personne ne regrette les pharaons. En tout cas pas moi.

Les loups hantent votre film, sans qu'on les voie. Ce sont des hurlements lointains, une allusion à saint François et au loup de Gubbio, mais aussi les loups de la finance et le totem amérindien… Il y a peut-être la nostalgie d'un monde où les ennemis étaient déclarés: les loups, la marquise sont les ennemis des travailleurs. Les ennemis du monde contemporain sont beaucoup plus difficiles à définir. Au moment du tournage, l'Italie n'était pas encore entrée dans cette époque de violence qu'elle traverse actuellement. Peut-être qu'aujourd'hui, à la place de Lazzaro, un homme avec la peau d'une autre couleur vit exactement les mêmes injustices.

Votre sœur, Alba, joue dans le film. Comment le cinéma est-il venu aux sœurs Rohrwacher? Grand mystère! On l'a connu très tard. Dans la vie de nos parents, il y avait la littérature, la musique, tous les éléments qui font le cinéma, mais pas le cinéma. Quand on l'a découvert, toutes deux, on a vu qu'il pouvait réunir toutes les passions. On s'est donné de la force ensemble. C'est un chemin difficile, mais très beau.

Il y a un premier film dans votre vie? Le premier film que j'ai vu c'est *Allô maman, ici bébé* avec John Travolta! Vers 16 ans, j'ai eu la chance de voir *A bout de souffle*, et j'ai ressenti un choc énorme. J'ai compris que les films peuvent donner de l'espace au spectateur. Voir le monde avec les yeux d'un autre, c'est incroyablement vertigineux. ▬ **PROPOS RECUEILLIS PAR A. DN**